

L'ANIMAL ENTRE EMPATHIE ET ÉCHAPPÉE (LACARRIÈRE,  
DARRIEUSSECQ, BAILLY)

[Paru dans *Figures de l'art*, n° 27, « Animal / Humain : passages », Danièle Méaux dir., 2014, p. 257-268]

« En fait, nous fuyions tous les deux mais en sens contraires<sup>1</sup>. »

À l'heure de l'extinction de nombreuses espèces, de l'élevage industriel, de la disparition relative de l'animal domestique et de la prolifération de l'animal de compagnie dans notre société, de nombreux écrivains contemporains de langue française interrogent une parenté entre les hommes et les animaux – en témoignent xénogreffes, pandémies et découverte de troublantes proximités génétiques – qui constitue un véritable enjeu et un débat récurrent de notre contemporanéité. Dans le sillage de Rilke et d'Hofmannsthal, mais aussi pour se démarquer d'eux, les problématiques de l'empathie, du partage et de la co-existence phénoménologiques, tout comme celles de l'altérité, de l'étrangeté voire de l'impossibilité de la communication, s'avèrent des motifs majeurs de la littérature d'aujourd'hui. C'est par ce biais, indissolublement thématique et stylistique, que je souhaiterais aborder la relation homme/animal : métamorphoses, hybridités, voire esquives et contournements sont au cœur d'œuvres qui oscillent entre la tentation de l'empathie et le constat que l'animal est peut-être, avant tout, à l'instar de Moby Dick, un être de fuite qui n'en finit pas d'échapper à sa ressaisie par le langage humain.

Il importe tout d'abord de revenir sur la notion d'empathie. Le préfixe grec « em » semble enfermer cette émotion particulière dans un « dedans » qui serait éprouvé par un sujet,

<sup>1</sup> Romain Gary, « Lettre à l'éléphant », *Le Figaro Littéraire*, mars 1968.

Ce travail entre dans le cadre du projet « Animots : animaux et animalité dans la littérature de langue française (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) », soutenu par l'Agence nationale de la recherche : <http://animots.hypotheses.org/>

sans que l'objet sur lequel sont projetés son identification ou son ressenti en soit forcément affecté, sans même que la projection de soi dans l'autre mène à une quelconque connaissance de celui-ci. L'empathie serait une émotion à visée rétroprojective, sans rapport objectif avec ce qui la provoque : loin de mener à un contact avec autrui, elle pourrait être une pure illusion, et, dans le cas de l'empathie envers un animal, l'occasion d'un anthropomorphisme évidemment conçu comme négatif. Pourtant, à l'instar de nombreux penseurs mettant en exergue l'impossibilité d'être « objectif en ignorant ses sentiments<sup>2</sup> » ou le rôle non seulement incontournable mais aussi « avantageux<sup>3</sup> » de l'anthropomorphisme en science, les écrivains contemporains envisagent l'empathie comme une relation entre deux vivants qui partagent un certain nombre de traits, partage qui ne débouche pas forcément sur une compréhension mutuelle – Jacques Derrida conservant le mode interrogatif à propos du regard de son chat l'a bien montré<sup>4</sup>.

Si l'empathie se révèle dans les faits opérante, c'est parce qu'elle est avant tout une *expérience* du commun et de l'apparement, selon au moins trois niveaux. En premier lieu, de l'appartenance originaire de l'ensemble des espèces au même espace découlent des porosités, des transgressions, des transversales qui instituent la Terre comme une *archè* (pour reprendre un terme husserlien que Merleau-Ponty s'est ensuite approprié) et un sol communs. S'y jouent des insertions partagées dans des territoires, certes différenciés selon nos appareillages organiques, biologiques, neuronaux et affectifs – on se rappelle l'insistance de Gilles Deleuze, dans son *Abécédaire*, au mot « Animal », sur son « petit chat » et sa

<sup>2</sup> Konrad Lorenz, cité par Véronique Servais, « L'empathie et la conception des formes dans l'éthologie contemporaine », in *L'Empathie*, Alain Berthoz et Gérard Jorland dir., Paris, Odile Jacob, p. 203. Sur les biais des critiques positivistes envers l'anthropomorphisme, voir Dominique Lestel, *L'Animal singulier*, Paris, Seuil, 2004, p. 78-86.

<sup>3</sup> Voir Brian L. Keeley, « Anthropomorphism, primatomorphism, mammal morphology : understanding cross-species comparisons », *Biology and Philosophy*, 19, Netherlands, Kluwer Academic Publishers, 2004, p. 521-540 ; Véronique Servais, art. cit., p. 203-222, qui rappelle le concept d'« anthropomorphisme heuristique » (p. 205) chez Frans de Waal ; Frans de Waal, *L'Âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*, traduit par Marie-France de Palomera, Brignon, Les Liens qui Libèrent, 2010.

<sup>4</sup> Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 18-21.

« recherche [d'un] territoire pour la mort<sup>5</sup>. » En second lieu, cet apparemment peut résulter d'une origine cellulaire commune – je ne reviens pas sur les apports majeurs du darwinisme, qui hante nombre de récits contemporains. De fait, la communauté d'affects mais aussi le partage de logiques et de styles comportementaux ou symboliques se retrouve en littérature comme en philosophie : Gilles Deleuze voit ainsi dans la posture d'« être aux aguets<sup>6</sup> » ce qui relie le philosophe et l'animal. L'empathie, loin de mener à l'aporie d'un enfermement illusoire du sujet dans ses propres fantasmes de projection, loin aussi de mener à une identification faisant disparaître magiquement les deux termes d'une émotion avant tout interrelationnelle, permet donc de sortir de soi pour accéder au dedans d'un autre sous les auspices d'un « entrelacement humanité-animalité<sup>7</sup> » qui rejoint les analyses de Husserl sur l'intersubjectivité et l'*Ineinander*. Enfin, troisième niveau, l'empathie s'avère possible parce que l'humain est charnel, et que son langage n'est pas une pure idéalité, si l'on suit Merleau-Ponty et à sa suite des sémiologues tentant de ressourcer le langage dans le procès perceptif et ses horizons<sup>8</sup>. Si la littérature peut parler des animaux, ou, pour reprendre les formules de Gilles Deleuze, écrire « pour » les bêtes et « à la place<sup>9</sup> » des bêtes, c'est que le *logos* linguistique n'est pas étranger au *logos* sensible, c'est que le style a affaire fondamentalement avec le geste. Le langage, et encore plus peut-être le langage littéraire qui est essentiellement rythme, a originairement partie liée avec une corporéité qu'il ne dépasse pas mais vient bien plutôt mener à un certain accomplissement : le corps est « le mesurant des choses<sup>10</sup> » – dont le monde linguistique fait partie. Jakob von Uexküll, que Maurice Merleau-Ponty reprend longuement dans ses cours sur la Nature au Collège de France à la fin de sa vie, avait déjà

<sup>5</sup> Gilles Deleuze, *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, entretien avec Claire Parnet [1988], réalisation Pierre-André Boutang et Michel Pamart. Sodaperaga, 1995.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Maurice Merleau-Ponty, *La Nature. Notes. Cours du Collège de France*, établi et annoté par Dominique Séglaard, Paris, Seuil, « Traces écrites », 1994, p. 269.

<sup>8</sup> Tels Jean-Claude Coquet, Philippe Jousset, Jacques Fontanille ou Denis Bertrand.

<sup>9</sup> Gilles Deleuze, *op. cit.*

<sup>10</sup> *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, « Tel », 1964, p. 199.

insisté de son côté sur le fait qu'une « tonalité », des « sonorités perceptives » ou une « harmonique<sup>11</sup> » relie tout vivant à son milieu propre.

M'attardant sur des auteurs comme Jacques Lacarrière, Marie Darrieussecq ou Jean-Christophe Bailly, je mettrai en valeur certains procédés stylistiques et motifs littéraires qui engagent toute une conception non seulement de l'animalité mais aussi des pouvoirs du langage créateur pour exprimer les passages entre hommes et bêtes. La tentation de la fusion se révèle récurrente chez les deux premiers écrivains, en particulier sous les auspices d'un procédé littéraire vieux comme l'imaginaire : celui de la métamorphose<sup>12</sup>. L'intérêt de cette revitalisation est qu'elle reste une tentation qui n'aboutit pas, ou s'effectue de façon incomplète, moins pour signer un échec de cette émotion qui nous porte à saisir l'autre comme apparenté, que pour mettre en valeur une relation plus complexe, qui inclut en elle la distance et l'altérité à l'intérieur même du commun. Un autre motif se laisse dès lors repérer, lui aussi sans doute aussi ancien que le symbolique : l'esquive.

### **La métamorphose, une visée cognitive et émotionnelle**

L'empathie est une faillite quand elle se décline sous les auspices d'une fusion mortifère entre un humain et un animal<sup>13</sup>. Évitant ce que Jacques Poirier nomme le « double piège de l'exclusion et de l'intrusion<sup>14</sup> », ce qui prime dans nombre d'œuvres actuelles (qu'on pense à Antoine Volodine, Maryline Desbiolles, Yves Bichet...) est dès lors le *passage* par d'autres corps, la *tension* vers l'étrangeté comportementale, qui autorisent une sortie de l'humain interne au fait même d'être humain – peut-être cette faculté à la *migration* et à l'évasion est-

<sup>11</sup> Jakob von Uexküll, *La Théorie de la signification*, traduit par Philippe Muller, Paris, Denoël, « Pocket », 1965, p. 104, 113, 149 sq.

<sup>12</sup> Pour un autre développement, voir Anne Simon, « Renouvellements contemporains des rapports hommes/animaux dans le récit narratif français », *Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivités*, Dubied Annick, Gerber David et Fall Juliet dir., Genève/Paris, Droz, 2012, p. 103-117.

<sup>13</sup> Voir Alain Berthoz et Gérard Jorland, « Avant-Propos », *L'Empathie*, éd. cit., p. 9 : « Ni fusion, ni identification, ni même contagion, comment se définit alors l'empathie ? »

<sup>14</sup> Jacques Poirier, « Prologue. Entre chiens et loups », in *L'Animal littéraire. Des animaux et des mots*, Jacques Poirier dir., Éditions Universitaires de Dijon, « Écritures », 2010, p. 8.

elle une première définition de l’imaginaire. *Le Pays sous l’écorce* de Jacques Lacarrière, auteur habité par la mythologie grecque et le beau mot de « songe<sup>15</sup> », constitue sur ce plan l’un des récits contemporains le plus abouti sur l’antique motif qui nous occupe. Un narrateur explique comment il décide un été de se glisser « sous une écorce de platane<sup>16</sup> », pour opérer une « nymphose<sup>17</sup> » lui permettant de quitter sa peau d’« hominien<sup>18</sup> » – le terme neutralise les définitions classiques de l’humain en l’inscrivant d’emblée dans un champ naturaliste général. Que cette traversée du miroir (de cette vitre fissurée évoquée par Georges Didi-Huberman à propos du vivarium du Jardin des Plantes<sup>19</sup>) se révèle *in fine* s’être opérée sous les auspices du rêve<sup>20</sup> suggère que c’est uniquement en se dépouillant des oripeaux traditionnels de l’humain (entendement, jugement, rationalité, esprit scientifique, etc.) que l’accès à des mondes animaux peut s’effectuer : « J’étais entre deux mondes et je vivais toujours<sup>21</sup> » s’enchant liminairement le narrateur. L’intérêt du récit est pluriel. Contrairement à *Truismes* de Marie Darrieussecq, ce n’est pas vers un des animaux les plus proches de l’homme que se dirige Jacques Lacarrière, mais, via un changement radical d’échelle et une volonté de dissemblance, vers des petits mammifères (loir), des oiseaux (grue cendrée), des insectes (grand paon de nuit), des arthropodes (araignée), autant de bêtes qui vont autoriser un total décentrement de soi et, bien sûr, une connaissance en retour de l’humain d’autant plus opérante. Le roman se refuse de surcroît à une idéalisation lyrique de l’animalité : celle-ci peut être enchanteresse comme terrifiante<sup>22</sup>, et ce qui compte est d’ailleurs moins l’animalité, que la relation singulière avec tel ou tel individu, qui sera parfois

<sup>15</sup> Je renvoie à son dernier roman, *Dans la forêt des songes*, Paris, Nil éditions, 2005.

<sup>16</sup> Jacques Lacarrière, *Le Pays sous l’écorce*, Paris, Seuil, 1980, p. 9. Pour une série de textes sur les animaux et la nature, voir *Cahiers Jacques Lacarrière*, « Natures », n° 3, Paris, Michel Houdiard Éditeur/Chemins faisant, 2012.

<sup>17</sup> *Le Pays sous l’écorce*, éd. cit., p. 13.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Georges Didi-Huberman, *Phasmes. Essais sur l’apparition*, Paris, Minuit, 1998, p. 16 et 20.

<sup>20</sup> Jacques Lacarrière, *Le Pays sous l’écorce*, éd. cit., p. 180.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>22</sup> En témoigne, p. 137 du *Pays sous l’écorce*, le très beau passage qui a pour intertextes la fameuse prairie de Jakob von Uexküll (« Avant-Propos », *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La Théorie de la signification*, éd. cit., p. 15, 93 et 97-101).

pourvu d'un prénom (telle Aurélia, la nervalienne femelle Paon de nuit), et à travers tel ou tel individu, avec ce qui fait sens dans son monde. Celui-ci peut parfois être décevant, et venir déconstruire les poétiques constructions des grands écrivains animaliers. Jacques Lacarrière avait lu nombre d'éthologues, et sa transformation en loir, loin de le mener vers une mythique compréhension de « tous les secrets du monde naturel<sup>23</sup> », le conduit tout simplement... vers le monde du loir, un monde sans mémoire, à mi-chemin du sommeil et de l'éveil<sup>24</sup>, au langage limité aux données du schéma corporel et de la carte cognitive de cet animal particulier. L'animal n'est pas le médium transparent de la pure nature, mais un être lui-même individualisé au sein d'un milieu où il se trouve soumis à un monde perceptif spécifique (*Merkwelt*) et engagé dans un champ d'action possible (*Wirkwelt* ou monde actantiel)<sup>25</sup> :

Il ne connaissait que ce qui entourait son nid, ne savait nommer que les plantes et les graines dont Il se nourrissait. D'ailleurs, mon expérience future le confirma : dans le monde non hominien, on ne connaît, on ne nomme avec précision que ce qu'on mange<sup>26</sup>.

L'« ouvert », que j'emploie certes ici en un sens un peu différent de celui privilégié par Rilke ou Giorgio Agamben<sup>27</sup>, n'est pas davantage l'apanage de la bête que de l'homme. Ce dernier d'ailleurs ne devient jamais totalement un autre : s'il s'agit d' « [a]pprendre, en somme, à quitter l'homme<sup>28</sup> » et de vivre « une vie différente<sup>29</sup> », on n'aura aucun détail sur les multiples métamorphoses du narrateur, sinon que celles-ci ne lui permettent que partiellement de quitter sa peau et sa psyché humaines (d'où l'impossibilité d'une interfécondation) :

[...] le Loir étant un mammifère, notre échange en sera sûrement facilité. [...] Oui, j'ai eu de la chance de rencontrer un Loir au sortir de l'écorce. Avec une annélide, un myriapode, un arthropode, je me serais certainement découragé. Trop d'abîmes nous séparent et surtout trop de pièces buccales différentes. Et aussi, pour un ex-hominien comme moi, trop

<sup>23</sup> *Le Pays sous l'écorce*, éd. cit., p. 16.

<sup>24</sup> « *Autref-ois ?* répéta-t-il d'une voix inquiète. *Qu'est-ce que c'est ? Vous ne re-vez pas ?* », *ibid.*

<sup>25</sup> Jakob von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain*, éd. cit., p. 27.

<sup>26</sup> *Le Pays sous l'écorce*, éd. cit., p. 14.

<sup>27</sup> Giorgio Agamben, *L'Oouvert. De l'homme à l'animal*, traduit par Joël Gayraud, Paris, Payot et Rivages, « Bibliothèque Rivages », 2002.

<sup>28</sup> *Le Pays sous l'écorce*, éd. cit., p. 31.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 14.

d'organes, d'appendices manquants : antennes, élytres, vibrisses, pédipalpes dont l'absence, plus tard, se fit cruellement sentir<sup>30</sup>...

Il y a bien impossibilité d'une empathie réciproque totale entre les bêtes et le narrateur, due aux différences de leur rapport au langage, au temps – seul l'humain semble doté d'une capacité à se souvenir – ou à leur diversité corporelle : redevenu hominien, le corps du narrateur, trop lourd, trop sanguin, s'avère « [mutilé] » de ce qu'il n'est plus, alors que nombre d'animaux sont quant à eux capables de mues effectives. Pourtant, une fois que le protagoniste a terminé son rêve comme son livre, « sur [son] corps et en [son] être demeurent les stigmates de l'autre corps. Des odeurs et des consistances qui ne sont pas celles de hommes », et qui ont mené vers « les joies reptiles de nos gènes<sup>31</sup> » : l'héritage darwinien est bien un horizon de la littérature contemporaine.

### **Une poétique de l'interrogation et du rythme**

La métamorphose chez Jacques Lacarrière est moins avortée que présentée comme l'occasion d'une visée vers d'autres modes d'accès au monde, par une opération de mue imaginaire et de ce que Georges Didi-Huberman nomme « [dé-focalisation]<sup>32</sup> ». Chez Marie Darrieussecq de même, ce qui compte est moins la transformation totale que la tension vers l'hybridité<sup>33</sup>. L'empathie se découvre ainsi dans son œuvre comme un mouvement d'interrogation vers l'altérité, plutôt que comme un oubli de soi – « vouloir être « un filtre à monde, une éponge<sup>34</sup> » mène à la folie. Chez cette romancière de l'étrangeté et du fantastique internes au quotidien, deux procédés majeurs, le mode interrogatif et le rythme, se confrontent pour signifier tout à la fois le caractère indécidable d'une projection de soi dans le cerveau-corps d'une autre espèce, et la possibilité pourtant maintenue de « se représenter la

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 17.

<sup>33</sup> Voir Anne Simon, « Marie Darrieussecq ou la plongée dans les mondes animaux », *Dalhousie French Studies*, « Marie Darrieussecq », Gill Rye et Helena Chadderton dir., à paraître en 2012, et « Déterritorialisations de Marie Darrieussecq », *Dalhousie French Studies*, « Women and Space », Marie-Claire Barnet et Shirley Jordan dir., 2011, p. 17-26.

<sup>34</sup> Marie Darrieussecq, *Bref séjour chez les vivants*, Paris, P.O.L., 2001, p. 132.

représentation d'autrui<sup>35</sup> » et même plus, la possibilité d'un accès à des univers non-humains, via une déclinaison rythmique du style.

*Bref séjour chez les vivants* tente de figurer le fonctionnement du cerveau, y compris chez d'autres espèces que l'espèce humaine. Le rapport à l'espace est un aspect majeur de cette recherche. On se souvient que le rapport que le phénoménologue Erwin Straus établit entre « le sentir » et le « se-mouvoir » est au centre de sa théorie sur le partage pathique entre mondes animaux et monde humain. Selon lui, la compréhension entre espèces s'effectue par le biais d'une « compréhension *symbiotique* » où prime le fait primordial et originaire de la « relation » au sein d'une *archè* parcourue sur le mode actif de « la séparation et de l'union » :

C'est dans le monde du sentir que nous rencontrons les animaux, car le monde est partagé par l'homme et par l'animal. C'est au sein de ce monde que nous comprenons l'animal et, fait bien plus significatif encore, que l'animal nous comprend. Prenons l'exemple très simple que voici : je siffle mon chien. Il m'entend, puis il m'obéit et me suit [...]. Comment a-t-il compris l'homme ?<sup>36</sup>

Nore chez Marie Darrieussecq se demande de son côté :

comment se fait-il, là, que les chiens clignent des yeux quand on les fixe, comment savent-ils que ce sont là nos yeux ? Ils pourraient regarder, je ne sais pas, le nez, le menton, les pieds<sup>37</sup>.

Cette évidence d'une réciprocité des corporéités, comme le constat d'un rapport binaire au mouvement – « le suivre » et « le fuir », « l'approche » et « l'éloignement<sup>38</sup> » – n'est pas sans rappeler que proie et prédateur sont dans un rapport d'empathie qui leur permet d'anticiper et de comprendre le comportement de l'autre<sup>39</sup>. Chez Marie Darrieussecq, les bêtes laissent sur le sol, le leur comme le nôtre puisque nous sommes aptes à les interpréter, des traces qui sont l'inscription organique du passage d'un vivant, première étape dans l'ordre

<sup>35</sup> Gérard Jorland, « L'empathie, histoire d'un concept », in *L'Empathie*, éd. cit., p. 28.

<sup>36</sup> Erwin Straus, *Du Sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie* [1935], traduit par G. Thines et J.-P. Legrand, Grenoble, Jérôme Millon, 1989, p. 318-319.

<sup>37</sup> *Bref séjour chez les vivants*, éd. cit., p. 80.

<sup>38</sup> Erwin Straus, *op.cit.*, p. 318 et p. 329.

<sup>39</sup> Gérard Jorland, chap. cit., p. 48.



du symbolique, comme le suggère la question du « paradigme indiciaire » cher à Carlo Ginzburg :

« Déchiffrer » ou « lire » les traces des animaux sont des métaphores. On est cependant tenté de les prendre à la lettre, comme la condensation verbale d'un processus historique qui a conduit, dans un laps de temps peut-être très long, à l'invention de l'écriture<sup>40</sup>.

L'inscription physique et affective sur la page de l'espace intervient comme une première forme d'expression de soi, que l'écrivaine a pour charge de retranscrire et de rendre lisible. L'empathie mène donc à la question du style, style organique se nouant, dans la citation qui suit, sur la main de l'humain pour devenir style linguistique, sans solution de continuité – l'emploi du verbe « tisser », proche de celui de « texte », le suggère. Jeanne voit ainsi un jeune garçon promener une dizaine de chiens,

par meutes, pour quelques pesos, elle s'est toujours demandé, comment convainc-t-on les chiens de s'entendre, affinités, tempéraments, [...] laissés emmêlés sur dix trajectoires différentes se rejoignant autour du poing de l'étudiant, promenade approximative, *tissent* une géométrie en mouvement, triangles, losanges, *lignes* droites filant dans l'air comme le *réseau* électrique anarchique sous le viaduc de l'autoroute [...] <sup>41</sup>.

Dans le roman de Marie Darrieussecq, innombrables sont les exemples où une interrogation d'ordre intellectuelle ou scientifique se résout d'elle-même, dans le rythme d'une phrase unique, par l'expérience évidente d'un comportement animal signifiant. La disparition des sujets dans la citation qui précède (« tissent une géométrie en mouvement »), puis des verbes (« triangles, losanges, lignes droites »), vient conforter l'idée d'Erwin Straus selon laquelle « sentir n'est pas connaître<sup>42</sup> », mais qu'il n'est pas de connaître sans une communion préalable de sentir. Dans la prose de Marie Darrieussecq, la réponse à la question naît donc non pas d'un raisonnement suivi, mais de la vision ou plus généralement de la sensation. Ailleurs encore, l'écriture de l'auteure nous mène au chiasme entre le cerveau humain et l'affect des bêtes. Plus que d'empathie, c'est d'un entrelacs entre deux manières de parcourir le monde qu'il faut parler, deux manières pas toujours en phase mais qui ne sont pas

<sup>40</sup> Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6, novembre 1980, p. 12.

<sup>41</sup> *Bref séjour chez les vivants*, éd. cit., p. 228. Je souligne.

<sup>42</sup> *Op. cit.*, p. 330.

étrangères l'une à l'autre, et que le style tente de restituer par une continuité typographique et syntaxique :

psychologie du chien dessinée sur le sable, empreintes, zigzags, arrêts, questions, suit au ras du sable la trace diverse du vent et des odeurs, le chien sûr de son droit, absorbé par sa cause, déterminé, tout à sa tâche, les chiens savent très bien ce qu'ils font, surtout à deux, décisions tacites, muets consentements, trottinements en droite ligne et virage à l'unisson, mais les humains sont si lents, à suivre, à précéder, trotter devant trotter derrière<sup>43</sup>...

L'extrait commence par la réflexion d'un personnage qui prend acte de la capacité des bêtes à écrire à même le monde<sup>44</sup> (« psychologie du chien dessinée sur le sable ») ; il se poursuit par une énumération de noms communs rendant compte d'une action pure, immédiate (« empreintes, zigzags, arrêts, questions »). Intervient ensuite un retour sur le cerveau du personnage prenant acte d'une communication empathique entre chiens (« les chiens savent très bien ce qu'ils font, surtout à deux »), puis une critique finale, qui semble cette fois émaner d'un cerveau canin : les « humains » peinent à comprendre le tempo neuronal et physique de leur animal domestique. Cette critique s'avère d'autant plus savoureuse qu'elle est fondée sur la difficulté des bêtes, due à la différence de rythmes de leurs maîtres, « à suivre, à précéder » ces étranges créatures, bref à opérer ce qu'Erwin Straus nomme une entrée « dans une communauté de voie ou d'orientation<sup>45</sup> »... Tout se passe d'autre part comme si l'auteure, qui, de Dorrit Cohn à Gérard Genette, connaît ses classiques et leurs grilles critiques, s'attachait à défaire les catégories élaborées par les théoriciens de la focalisation, du psycho-récit ou du monologue intérieur, pour élaborer un style apte à rendre compte de la communication athétique qui s'établit entre bêtes et hommes : si le récit est le fait d'une écrivaine humaine, il n'en demeure pas moins que la déstructuration de la phrase

<sup>43</sup> *Bref séjour chez les vivants*, éd. cit., p. 81.

<sup>44</sup> Sur l'animal comme figure de l'écrivain, voir Anne Simon, « Chercher l'indice, écrire l'esquive : l'animal comme être de fuite, de Maurice Genevoix à Jean Rolin », *La Question animale*, Lucie Campos, Georges Chapouthier, Catherine Coquio et Jean-Paul Engelibert dir., Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2011, p. 167-181.

<sup>45</sup> *Op. cit.*, p. 320.

classique et la multiplicité des points de vue permettent de rendre compte d'un rythme vital différent et de « décentrer le point de vue humain<sup>46</sup> » sur les bêtes.

### **Esquive, apparition**

L'écriture contemporaine de l'animalité est reliée à un mouvement fondamental qui est celui de la traque d'une étrangeté à la fois familière et indépassable. Un animal emblématique hante ainsi la modernité, de Maurice Genevoix à Jean-Christophe Bailly, en passant par Jean Giono, Christian Doumet, Marie Darrieussecq et Christian Garcin : cerf ou chevreuil, le grand herbivore n'en finit pas de sauter d'un livre à l'autre, promenant de page en page et d'auteur en auteur l'énigme d'un rapport pathique primordial à la forêt, que les humains ont parfois perdu, et que paradoxalement le langage a pour charge de leur restituer.

Chez Maurice Genevoix, la communication entre l'humain et la bête, la connaissance des ruses et des instincts du cerf sont telles, que *La Futaie* peut se projeter totalement dans sa vie – dans ce que Christian Garcin comme un « autre monde<sup>47</sup> » :

dans la même forêt il y aurait aussi un homme. Et celui-là, seul entre tous, connaîtrait le secret de cette vie [*il s'agit de la vie du cerf*]. De loin, hors des limites où ses regards pourraient atteindre, il verrait le grand cerf rouge. Il le verrait marcher, s'arrêter tout à coup, frémissant ; écouter, humer le vent de ses narines ouvertes. Avant même de le poursuivre, il l'aurait déjà rejoint, son désir l'aurait mêlé à lui, le ferait trembler avec lui, embrouiller avec lui le dédale patient de ses feintes, devancer son élan pour les longues refuites au galop<sup>48</sup>.

L'empathie est ici absolue, fusion corps à corps, homme et bête ; pourtant, la fin de cette citation le suggère, ce sur quoi peut déboucher une communication sur l'empathie en littérature, c'est le double motif du surgissement et de la présence d'une part, de l'esquive et de la disparition d'autre part. Car la fuite d'un cerf ou d'un chevreuil nous mène moins à sa

<sup>46</sup> Lucile Desblache, *La Plume des bêtes. Les animaux dans le roman*, Paris, L'Harmattan, « Espaces littéraires », 2011, p. 104.

<sup>47</sup> Christian Garcin, *L'Autre Monde*, Paris, Éditions Verdier, « L'Image », 2007. Sur la présence du cerf en littérature française, voir Alain Romestaing, « Avatars d'une « cerf-consciousness », in *L'Animal littéraire. Des animaux et des mots*, éd. cit., p. 77-96.

<sup>48</sup> *La Dernière Harde* [1938], Paris, Éditions Diderot, 1971, p. 247-248.

vie propre qu'à un niveau second de celle-ci, l'évocation, qui enclenche elle-même vers ce que la littérature mène à son plus haut degré, la « virtualisation » :

ce mouvement essentiel, polarisé, du *s'unir-à* et du *se-séparer-de*, [...] concerne l'espace, bien sûr, mais aussi un espace métaphorisé qui est celui de l'imaginaire, et qui n'est bien sûr pas sans rapport avec l'empathie, d'un côté (c'est la tonalité du *s'unir-à*), et avec la virtualisation, de l'autre côté (c'est la tonalité du *se-séparer-de*) – empathie et virtualisation étant les deux mamelles de toute littérature<sup>49</sup>.

Plus l'animal fuit devant l'humain, plus peut-être celui-ci devient à même d'imaginer à la fois sa différence et sa parenté. Chez Marie Darrieussecq, le cerf commence pourtant par marquer sa présence de toute la force d'un corps prodigieusement dense, intensément visible, presque surprésent sur le mode sonore des occlusives et des dentales :

Ce grand cerf déboulant dans ses phares, le macadam sonnait, marteaux cognés au sol, en voyant la voiture il avait voltigé, pattes arrière en toupie comme un cheval de cirque, et d'une seule impulsion des jarrets, lourde bête, puissante, sabots durs contre route dure, il avait disparu<sup>50</sup>.

Comme chez Jean-Christophe Bailly cependant, l'animal s'évanouit en un instant, entraînant dans le sillage de sa disparition toute une vie latente dont il lui reste un halo onirique, une trace invisible :

chaque bête, où qu'elle aille et où qu'elle soit, [est] une estafette de cette propension à se dérober par quoi la présence elle-même se signe<sup>51</sup>.

À l'empathie succède ainsi le mode de la rencontre, fondé sur le double mouvement du « s'unir-avec » et du « se-séparer-de », sur les échanges entre le dedans et le dehors, mouvements alternatifs qui constituent le battement primordial de l'appartenance de tout vivant au monde. Chez Jean-Christophe Bailly, tout commence par un surgissement presque irréel, celui d'« un fantôme, une bête » :

C'est un chevreuil qui a débouché d'une lisière [...]. Une sorte de poursuite s'instaure, où le but n'est pas, surtout pas, de rejoindre, mais simplement de suivre [...]. Puis enfin un autre chemin s'ouvre à lui et le chevreuil, après une infime hésitation, s'y engouffre et disparaît. [...] En aucune façon je n'avais pénétré ce monde, au contraire, c'est bien plutôt

<sup>49</sup> Philippe Jousset, *Anthropologie du style. Propositions*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 169.

<sup>50</sup> *Bref séjour chez les vivants*, éd. cit., p. 230.

<sup>51</sup> Jean-Christophe Bailly, *Le Visible est le caché*, Paris, Gallimard, 2009, p. 14.

comme si son étrangeté s'était à nouveau déclarée, comme si j'avais justement été admis à voir un instant ce dont comme être humain je serai toujours exclu, soit cet espace sans noms et sans projet dans lequel librement l'animal fraye<sup>52</sup> [...].

Au moment précis où l'écrivain affirme l'impossibilité de rencontrer en son lieu l'animal et son territoire alinguistique et non soumis à la temporalité humaine, il affirme aussi avoir « été admis un instant » à le « voir ». Les questions de l'empathie, de l'entrée dans l'*Umwelt* animal d'une liberté absolue, d'un temps non soumis à la protention, se résolvent donc sur celle d'un décalage d'ordre ontologique entre le langage humain et la présence furtive et inquiète<sup>53</sup> des bêtes. Pourtant, c'est bien ce décalage et cette fuite que le poète parvient à nous donner à lire, par un style qui, comme le style animal<sup>54</sup>, procède par allers et retours, approches et refuites, assertions et dénis, figurations et déconstruction immédiate de celles-ci. Comme le pressent Georges Didi-Huberman, la question de l'empathie pourrait bien mener à celle de l'apparition<sup>55</sup> et à ce qui à travers elle définit le style littéraire comme mimétisme d'un dynamisme de l'émotion (plus que d'une représentation ou d'un contenu), où saisir l'ombre est aussi important que saisir la proie. Être empathique en littérature serait donc être en phase avec le mouvement de fuite de l'objet visé, pénétrer un monde qui s'efface au moment précis où on tente de le cerner. L'*Einführung* avec les bêtes nous mène moins vers la positivité de contenus perceptifs non-humains précis, que vers des seuils mouvants, vers des styles d'être et de mouvements inédits mais familiers, puisqu'ils consonnent, en nous lecteurs, avec une animalité native, dissimulée, aussi fuyante que le chevreuil de Jean-Christophe Bailly.

Anne Simon

Centre de recherches sur les arts et le langage (CNRS/EHESS)

<sup>52</sup> Jean-Christophe Bailly, *Le Versant animal*, Paris, Bayard, « Le rayon des curiosités », p. 10-11.

<sup>53</sup> Voir Florence Burgat, *Liberté et inquiétude de la vie animale*, Paris, Éditions Kimé, 2006.

<sup>54</sup> Voir Marielle Macé, « Styles animaux », *L'Esprit créateur*, « Facing Animals/Face aux bêtes », Anne Mairesse et Anne Simon dir., vol. 51, n° 4, décembre 2011, p. 97-105.

<sup>55</sup> Georges Didi-Huberman, *op. cit.*